

Concours « Mot à monde 2012 »

Il pleuvait des oiseaux de Jocelyne SAUCIER (éd. XYZ), p. 68 à 71.

Extrait à traduire

Le Grand Feu de Matheson a été le plus meurtrier. Deux cent quarante-trois morts. Ce sont les chiffres officiels. Ils ne comptent pas les prospecteurs, les trappeurs, et les errants, ces êtres qui n'ont pas de nom, pas de nationalité, qui n'existent pas, qui vont d'un endroit à l'autre. Le pays était neuf, il attirait des aventuriers de toutes sortes. On en retrouvera quelques-uns dans des ruisseaux asséchés, mais la plupart ne formeront qu'un petit tas d'os calcinés que le vent emportera loin des chiffres comptables. Cinq cents morts, ont dit certains.

Et puis, six ans après celui de Matheson, le 4 octobre 1922, il y a eu le Grand Feu de Haileybury, le plus spectaculaire car il a réduit à néant le chef-lieu du district, la seule ville du nord de l'Ontario qui eût quelque sophistication. Elle avait des tramways, une cathédrale, un couvent, des écoles, un hôpital, tous en pierres de taille, des édifices qu'on croyait à l'épreuve du feu et qui se sont effondrés comme fétus de paille sous la muraille de flammes. Il n'y a que l'allée des millionnaires qui a été épargnée. Douze grandes fières demeures que s'étaient fait construire les nouveaux riches de Haileybury. Ils avaient fait fortune dans les mines d'argent de Cobalt, une petite ville située à quelques kilomètres qui avait brûlé trois fois dans des incendies isolés mais que le feu, par un de ces revirements inexplicables, allait négliger cette fois-là.

Le feu a des caprices qu'on ne s'explique pas. Il va sur les plus hauts sommets, arrache le bleu du ciel, se répand en rougeoiement, en gonflement, en sifflement, dieu tout-puissant, il s'élance sur tout ce qui est vivant, saute d'une rive à l'autre, s'enfonce dans les ravins gorgés d'eau, dévore les tourbières, mais laisse une vache brouter son herbe dans son rond de verdure. Que peut-on y comprendre? Le feu, quand il a atteint cette puissance, n'obéit qu'à lui-même.

Bien plus miraculeux que la vache dans son rond de verdure, il y a eu les enfants trouvés dans un ruisseau. La photographe a entendu plusieurs histoires à ce sujet. Au début, elle n'y croyait pas, mais on insistait. L'enfant avait été retrouvé le lendemain dans un ruisseau, couvert de suie et de boue, mais vivant. Le lendemain, c'est ce que la photographe ne pouvait se résoudre à croire. Un enfant est un enfant. Qu'il ait eu l'instinct de rester immergé pendant la tempête de feu, passe encore, mais qu'il soit demeuré toute une nuit sans paniquer parmi les fantômes du brasier, c'était inimaginable. Le feu laisse derrière lui des soupirs dans la terre, des arbres qui explosent lentement, des restes calcinés qui bruissent et qui sifflent. Comment un enfant peut-il attendre tranquillement qu'on vienne lui porter secours quand tout autour il y a des monstres qui agitent la nuit ?

La photographe a entendu d'abord l'histoire d'une fillette de six ans à qui on avait confié la garde de deux bébés et qu'on a retrouvés le lendemain les yeux rougis par les pleurs et la fumée, mais vivants. Seule la fillette avait des brûlures sévères. Puis, il y a eu un garçon de cinq ans que ses parents avaient confié à deux hommes

qui fuyaient vers la ville dans une charrette à foin, croyant que leur enfant aurait ainsi plus de chance de s'en tirer. Ils ont réussi à sauver leur fermette, mais les deux hommes qui suivaient un sentier à peine plus large que leur charrette ont cru à un moment donné qu'ils ne s'en sortiraient pas vivants et avec raison, le sentier étant devenu un tunnel de flammes. Plutôt que mettre la vie de l'enfant en péril, ils l'ont abandonné dans un ruisseau avant de s'engager dans le tunnel de flammes. On n'a retrouvé que l'armature de la charrette mais l'enfant a survécu. C'est le père qui l'a découvert le lendemain.

L'histoire de ce garçon a été racontée par une vieille femme de quatre-vingt-onze ans. Rose Kushnir. La photographe a refusé de la croire jusqu'à ce qu'elle lui dise qu'elle avait connu le garçon devenu jeune homme. Il a survécu, a dit Rose, mais il a laissé une part de lui-même dans le ruisseau. Il n'a jamais su converser, les mots ne passaient pas, on avait l'impression de parler à un fantôme.

Rose elle-même était un miracle. Elle et sa famille avaient survécu en creusant la terre de leurs mains entre les rangs de leur champ de pommes de terre et, chacun dans son sillon, ils étaient restés face contre terre pendant que les vagues de flammes déferlaient au-dessus d'eux. Sa mère avait eu le dos et les fesses brûlés. Elle avait couvert son plus jeune enfant de son corps pour le protéger.

Les récits des survivants étaient tous de la même horreur. La photographe en faisait des cauchemars la nuit. Elle n'a jamais abandonné cependant.

D'un vieillard à l'autre, elle en est venue à connaître les Grands Feux comme si elle y avait été. Elle les a rencontrés un peu partout. À Matheson, à Timmins, à Haileybury, dans des villages d'une tristesse incroyable, des hameaux perdus au fond de nulle part, dans des masures qui étincelaient de propreté (les sœurs Dambrowitz, elles, refusaient l'électricité mais se faisaient des concerts, l'une au piano, l'autre au violoncelle), dans des Seniors'Homes (ceux-là étaient presque tous séniles), partout où on lui a parlé des Grands Feux, c'était avec la fierté étonnée d'y avoir survécu.

Les Grands Feux ont eu leurs héros et leurs martyrs. Boychuck n'était ni l'un ni l'autre, mais il apparaissait dans tous les récits des survivants du Grand Feu de Matheson, même ceux qui ne le connaissaient pas, qui ne l'avaient jamais vu, qui n'avaient rien à témoigner à son sujet. Ed Boychuck, Ted ou Edward, on ne s'est jamais entendu sur son prénom, est une figure énigmatique du Grand Feu de Matheson. Le garçon qui marchait dans les décombres fumants. C'est ainsi qu'on le désignait le plus souvent.